

À la question de savoir dans quel domaine nous nous trouvons là où les raisons s'achèvent, la réponse de Hume est : « celui de la coutume ». Mais cette réponse peut être interprétée de plusieurs façons. L'une d'entre elles consiste à entendre par « coutume », « tradition ». Mais il y a une autre façon de lire Hume qui rend sa position beaucoup plus plausible. Ailleurs dans ses écrits, Hume compare notre tendance à faire confiance à la raison à notre tendance à ressentir l'amour pour ceux qui nous font du bien et de la haine pour ceux qui nous font du mal. C'est simplement ainsi que nous sommes faits :

Toutes ces opérations sont une variété de nos instincts naturels, qu'aucun raisonnement ou processus de la pensée et de la compréhension n'est en mesure de produire ou d'empêcher.

Et cela, nous dit Hume, est ce dont il faut prendre acte. Que nous puissions ou non défendre notre confiance en la raison passe en grande partie à côté du point essentiel : la nature ne nous permettra pas d'abandonner certaines méthodes de formation de croyances, qu'on les juge fiables ou non.

Curieusement, un point très similaire a été défendu par le contemporain de Hume qui était aussi son plus ardent et intelligent critique : Thomas Reid. Comme Hume, Reid était Écossais, mais contrairement à Hume, il pensait que le scepticisme était manifestement faux. Son raisonnement à l'appui de cette conclusion est paradoxalement très similaire à celui de Hume que je viens d'exposer. Pour Reid, c'est un principe premier que toute source ou méthode fondamentale de formation de nos croyances - telles que celles que j'ai indiqué être constitutives de la pratique scientifique - est fiable. D'après lui, ces principes apparaissent auto-évidents au « sens commun » :

S'il y a, comme je le pense, certains principes que la constitution de la nature nous amène à croire, et que nous devons tenir pour acquis dans les préoccupations communes de la vie ordinaire sans être en mesure d'avancer de raisons en leur faveur, ils sont ce que nous appelons les principes du sens commun.

Pour Reid et Hume, il y a donc des principes que nous devons tenir pour acquis, tels que « l'observation est un moyen généralement fiable de découvrir des choses sur notre environnement ». Ce qui est intéressant, c'est que Reid estime que ce point constitue une réfutation de Hume. Pourquoi ? Parce que pour Reid, le fait que nous ne pouvons pas nous empêcher de découvrir certains principes signifie qu'ils sont « auto-évidents » et donc rationnels d'un point de vue épistémique.

Reid a raison, bien sûr, d'être d'accord avec Hume pour dire que nous avons un instinct naturel à faire confiance à l'observation et à l'inférence logique. Nous sommes configurés ainsi. Et il y a une explication évolutionniste parfaitement plausible du fait qu'il en aille ainsi : nous avons besoin d'être capables de naviguer facilement dans notre environnement si nous voulons y survivre et, pour y survivre, d'être en mesure de prévoir, au moins en partie, sur la base de ce dont nous avons fait l'expérience dans le passé, ce qui pourrait se produire dans le futur. Mais cela ne résout pas le problème sceptique concernant la raison avec lequel nous sommes aux prises.

Tout d'abord, le fait que je puisse pas cesser de croire certains principes (par exemple le principe selon lequel l'observation est fiable) ne signifie pas que ces principes sont vrais ni que je suis fondé à croire qu'ils le sont. Le caractère indispensable d'un principe n'est pas une raison *épistémique* directe en faveur de ma croyance en ce principe. Les raisons épistémiques directes sont des raisons de croire que quelque chose est vrai ; et il s'agit précisément du genre de raisons qui nous font défaut pour nos principes premiers, d'après Hume. Ainsi, bien que le caractère indispensable d'un principe rende bien raisonnable de l'adopter, cela ne prouve pas qu'il soit vrai. Ensuite, même si Reid avait raison sur ce point - même si le caractère indispensable de certains principes était réellement une raison épistémique en leur faveur - , ce caractère indispensable lui-même n'est pas une raison que nous pouvons avancer en défense de ces principes, comme Reid lui-même le suggère dans le passage ci-dessus. Et ce point a une réelle importance, parce que (comme je l'ai soutenu au chapitre 3) le vrai problème est de savoir si nous pouvons donner des

raisons en faveur de nos principes premiers indépendamment du fait que nous les tenions pour des choses relevant du sens commun ou du bon sens. Après tout, ce qu'un homme tient pour du bon sens est toujours ce qu'un autre tient pour une absurdité. Nous ne nous entendons pas toujours sur les principes premiers, ni sur ceux que nous devons tenir pour acquis¹.

M.P Lynch, *Eloge de la raison*, Agone, 1998, p102-105

¹ William Alston suggère une stratégie similaire à celle que j'attribue à Reid : « Il n'y a pas d'alternative (rationnelle ou non) au fait d'utiliser dans une enquête [...] les pratiques de formation de croyances que nous considérons fiables et les croyances que nous considérons probablement être vraies. » L'idée d'Alston est que nous devons toujours tenir pour acquis certains principes. Il n'est pas clair qu'Alston pense que ce fait lui-même ait une portée épistémique ou pratique. En tout état de cause, comme je l'affirme dans ce texte, l'idée qu'il n'y a « pas d'alternative », même si elle constitue un pas important dans la bonne direction, ne suffit pas toujours à expliquer comment nous pouvons nous donner les uns aux autres des raisons en faveur de nos principes les plus basiques lorsqu'ils sont contestés.